

Du bleu dans mon café

Ecrit par Chloé Florès (seconde 11)



« Voilà pourquoi je marchais en regardant mes pieds, guettant sans doute sous les pavés le petit morceau de pierre qui me donnerait la force de creuser. »

Delphine de Vigan

C'était un de ces après-midi silencieux, qui nous laisse l'impression que la vie se repose, qu'elle ferme les yeux, juste un instant, le temps que le vent souffle sur les feuilles, le temps que la mer emporte les dessins enfantins gravés sur le sable. Des gouttes ruisselaient le long des carreaux pareilles à des larmes sur un visage. Car le ciel avait le droit d'être triste. Assise dans le fauteuil, face à la quiète agitation des rues de Paris, je mirais les fenêtres pleurer à ma place. Je ne percevais que le bruit de l'eau contre les vitres et l'angoissant tic-tac de l'horloge. Je me sentais seule, affreusement seule. J'avais un de ces cœurs vides dont on ressent quand même le poids. C'était un de ces après-midi silencieux, un après-midi de ma vie en apparence si ordinaire, étonnement banale, tellement banale qu'une seule rencontre avait suffi à la bouleverser...

Je regardai l'horloge, la seule décoration n'embellissant pas l'atmosphère. **14h18**. Mes cours reprenaient à 15 heures. J'étudiais dans une école de droit avec pour projet de devenir avocate. C'est du moins ce que je répondais à ceux qui me demandaient ce que je voulais faire en sortant de cette école. En vérité, je n'en avais aucune idée. Étaient-ce mes bonnes notes en argumentation et en rédaction qui m'avaient poussée à me retrouver ici ? Je ne me rappelais plus vraiment ce qui m'était passé par la tête lorsque je m'étais inscrite, et quand, pire encore, j'avais été acceptée. Petite, on me répétait : « T'as le temps ! ». Mais, c'est quoi, « avoir le temps » ? Je n'ai jamais été d'accord avec cette expression. Non, on n'a pas le temps, on ne le tient pas entre ses mains. Non, on ne possède pas le temps, pas plus qu'on ne le contrôle. Non, c'est lui qui décide, c'est lui qui nous tient. Contrairement aux autres enfants, je ne rêvais pas d'être vétérinaire ou astronaute. Moi, j'en cauchemardais. Ce sont les seules fois où je me suis vue exercer un métier, dans mes pires cauchemars, moi, Lisa, aussi fragile qu'une feuille de papier qui se déchire à chaque rature. Je compris plus tard que ces rêves étranges reflétaient mon éternelle peur de ne servir à rien, d'être un lampadaire éteint, un objet semblable aux autres, mais désarçonné de sa fonction. Et, anéantie par mon désarroi d'autrefois qui avait déjà consumé mon esprit, j'achevai mon duel avec l'horrible objet rond qui s'amusait en face de moi. C'est à ce moment là, je crois que la pluie cessa de tomber. Je fermai donc la porte de mon appartement et descendis les escaliers en pensant que l'immeuble, lui aussi, devait s'ennuyer, tout seul.

Quelques heures plus tard, je sortais de mon école. Je décidai de m'arrêter au bar près de chez moi. Je commandai un café, puis ouvris mon livre à l'endroit où je l'avais laissé. C'est alors que j'aperçus Maëlys pour la première fois. Une ombre s'avançait lentement sur la table, semblant la recouvrir sans pour autant y toucher. Je levai la tête brusquement. Elle était là, assise sur une chaise face à moi, aussi muette que le cri du silence. Elle était tout près de moi mais paraissait inatteignable, à tel point que j'avais peur de tendre mon bras, et de la voir s'évaporer dans le vide comme le sucre qui se noyait dans mon café. Alors je l'observais de loin. Elle semblait affronter la vie avec allégresse, tout en étant invincible. J'avais devant moi une énigme, et j'étais incapable d'en trouver l'issue. Je ne me lassais pas de contempler cette étrangère au visage familier : son aura m'avait déjà envoutée. Je me souviens de cet espoir émis au seul contact de ses yeux. Je me souviens de ce sourire qu'elle m'avait donné sans même prononcer un mot, sans même émettre un son. Il y a des mers avec de plus belles vagues, des nuits éclairées par de plus belles étoiles. Il y a des musiques qui résonnent dans notre tête, des mots qui s'imprègnent dans nos veines, des endroits à jamais photographiés dans nos cœurs. Et puis il y a ces jours illuminés par l'ombre de la lune, ces jours où tout fonctionne à l'envers, ces jours qui nous retournent et qui remettent tout en question, même le bleu du ciel. Ce

jour en faisait partie, et je quittais ce regard avec l'honnête certitude de le recroiser très peu de temps après. Je sortis du restaurant après avoir réglé l'addition. Je n'avais pas touché à mon café.

Deux mois s'étaient écoulés depuis cette étrange rencontre, soixante-et-une fois le soleil s'était levé, soixante-et-une fois la lune s'était couchée. Je montai dans le premier métro qui passa devant moi et attrapai la fameuse barre de fer plantée en plein milieu du wagon. J'aimais prendre le métro. J'aimais observer la vie autour de moi, regarder ce que les gens lisent, échanger un sourire avec un inconnu que je ne connaîtrais jamais. J'aimais cet endroit qui contenait, à lui-seul, un échantillon du monde entier. Je descendis enfin à la station Bastille puis passai entre les portes automatiques avec cette angoisse de les voir se refermer sur moi. Mais, soudain, j'eus le sentiment d'être passée à côté de quelque chose d'important. Que s'était-il passé à ce moment-là ? Que s'était-il passé dans ma tête ? L'adrénaline avait triomphé du tremblement de mes mains. Je ne contrôlais plus mes jambes et l'absurdité de mon acte était l'unique raison de ma lucidité. Je ne sais plus comment je m'étais retrouvée à courir en rebroussant chemin comme si ma vie en dépendait. Je ne sais plus si moi-même je le savais. Mais je courrais, là, au milieu des gens, au milieu de mes pensées confuses. Maëlys. Bastille. J'en étais persuadée. C'était elle que j'avais croisée. J'étais revenue à la station Bastille, mais elle n'était plus là. Comme un mirage, elle disparaissait après l'espoir.

Et puis l'impossible se produisit. Je peignais sur ma petite table, envoûtée par la paisible musique des couleurs, aveugle aux bruits de l'extérieur. Soudain, une voix m'interpella, et d'un air qui me paraissait familier, d'un ton clair, elle annonça : « Du bleu, il manque du bleu... ». Je regardai la personne qui venait de prononcer ces mots. Ses longs cheveux bruns, son regard clair, ses légères pommettes. Plantée en face d'elle, je la dévisageai avec l'étrange sensation d'avoir devant moi une étoile tout droit descendue du ciel. Pourtant, à peine quelques secondes plus tard, j'étais incapable de décrire sa voix, j'étais incapable d'affirmer sans douter que je l'avais entendue parler. Mais j'étais sûre des ses paroles, comme j'étais sûre de la rotation de la Terre. Je ne sus jamais comment Maëlys était entrée chez moi, et par quel miracle elle était venue jusqu'à moi. J'avais rajouté du bleu à ma peinture, et je remarquai qu'elle était beaucoup mieux. Qui était cette étonnante personne ? Elle n'était que de passage mais résonnait comme un écho brutal.

J'avais frôlé cette ombre plusieurs fois. Et, plusieurs fois, elle m'avait échappé, elle avait glissé entre mes mains comme l'eau. Je me revoyais enfant essayant d'attraper ce papillon que je n'avais pu atteindre, ni même effleurer. Mais je pouvais ressentir sa présence. Elle était là, avec moi, sans que je puisse l'expliquer.

Un jour où le soleil veillait sur la ville et en écoutait les murmures, je sortis de mon appartement qui me suppliait de le laisser un peu seul. Je flânais le long de la Seine, terrifiée par l'irrégularité de l'ondulation de l'eau, tandis qu'une légère brise caressait mes cheveux. Et soudain, c'était comme une évidence, comme si tout avait été écrit : Maëlys était de nouveau là, assise sur un banc. Devais-je tenter de m'approcher, au risque qu'elle s'évapore comme toutes les autres fois ? Qu'avais-je à perdre dorénavant ? Je me dirigeais lentement vers elle. Mais, cette fois, elle ne disparut pas comme un oiseau apeuré. Cette fois, elle était restée à côté de moi, et je pouvais presque la toucher.

Maëlys était très bavarde. Elle aimait décrire des choses anodines de manière surprenante, aimait raconter des histoires étonnantes, et observer le paysage. On se sépara à deux rues de mon appartement. Il me semblait qu'elle m'avait dit « à bientôt ». Ou bien « à très vite ». Y a-t-il vraiment

une nuance entre les deux ? Je me couchai quelques heures plus tard, à l'heure où noircit la ville, après avoir lu pour la quarante-troisième fois mon poème préféré de Victor Hugo. Ce n'est qu'en ressentant le tourment du vent que je me repassai en détail ma journée. Maëlys avait rendu mes promenades plus joyeuses et m'avait montré les différentes nuances de bleu qu'il pouvait y avoir dans le ciel. Maëlys avait fait de l'abeille puisant son nectar dans une fleur, le temps de quelques secondes, la plus belle chose de l'univers. Maëlys était entrée dans ma vie de façon très mystérieuse, et je ne la connaissais presque pas mais elle était déjà ma meilleure amie. Et, tenant mon oreiller très fort dans mes mains comme par peur qu'il s'envole, je me demandais si je n'étais pas folle.

Mes ballades avec Maëlys étaient devenues fréquentes.

Maëlys et moi étions devenues inséparables.

Maëlys m'avait apprivoisée.

Depuis, j'avais passé de nombreux moments avec Maëlys. Mais ce qu'il s'était passé ce jour-là, cette fois, c'était différent. C'était l'un de ces moments qui surgissent sans prévenir, sans une alerte, sans un cri. C'était par une soirée froide et cependant défaite de toute aigreur. Nous étions toutes deux allongées près d'un arbre. Peut-être pour regarder le monde à l'envers, ou alors simplement pour nous reposer. Nous fonctionnions comme cela, par paire : si l'une se brisait l'autre s'effondrait. Comme à son habitude, elle me conta de nombreuses histoires. bercée par la douce mélodie de ses paroles, je me sentais à la fois coupée du monde et enfermée dedans. Je ne sais plus à quel instant précis les étoiles étaient apparues cette nuit-là, mais j'étais convaincue que chaque nouvelle lueur dans le ciel était une trace silencieuse de l'écho de ses mots.

J'entendis d'abord l'agitation du vent, puis le bruit criard du silence. Le chant des oiseaux semblait amer ce matin-là. Que s'était-il passé ? Je regardai autour de moi, l'arbre paraissait réveillé. Je n'avais jamais observé la nature dormir. J'aurais pu rester longtemps ici, loin des odeurs asphyxiantes des camions et des klaxons assourdissants. Mais ce matin, quelque chose n'était pas à sa place. Quelque chose manquait et je ne pouvais en combler le vide. « Maëlys ? Maëlys, où es-tu ? Maëlys, pourquoi es-tu partie ? Les étoiles ont disparu au même rythme que ta voix. Maëlys, reviens. » Mais elle ne revint plus. Maëlys avait disparu. Maëlys était partie et je devais l'accepter. Et, pour la première fois, j'eus le sentiment que la vie autour de moi s'était arrêtée, que le soleil ne réchauffait plus la Terre, et que les enfants avaient avalé leurs cris et étouffé leurs rires.

Maëlys était partie. Et j'étais là. J'étais là, toute seule, mais j'étais là. Je devais me résulter à avancer, à sentir ma chaussure grésillant sur le sol, sur l'herbe encore fraîchement mouillée des larmes que le monde n'ose plus verser. Maëlys était partie mais elle était encore là. Je devinais son sourire caché dans les feuilles, l'odeur de sa bonne humeur au creux de chacun de mes soupirs, l'éclat de ses yeux dans le reflet du lac. J'entendais encore sa voix résonner, se confondant au souffle timide du ciel. Puis j'ai fermé les yeux, une seconde tout au plus, pour entendre les battements de mon cœur me chuchoter doucement que la blessure d'une plaie n'est qu'éphémère.

Le grincement de ma porte me parut irritant. Mon appartement sentait le brûlé. On dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Je m'installai sur mon canapé qui supporta le poids de ma peine, et allumai la télévision. Mais mon regard était tout autre part. Sur mon tapis usé, sur ma lampe éteinte, sur mes murs écaillés. J'aperçus mon esquisse de peinture et reconnus le bleu de Maëlys. Ce fut

comme une lumière dans l'obscurité de la nuit. Maëlys ne pouvait pas être partie, c'était impossible. Maëlys était partout autour de moi. Elle était ce rai matinal qui soulageait du froid, elle était cette jolie fleur au milieu des mauvaises herbes. Elle était la foule et le solitaire. Elle était en moi.

Maëlys n'était pas partie, elle venait tout juste d'arriver.

Je ne passais plus mes après-midi à affronter l'horloge du regard. Je ne regardais plus par la fenêtre pour pleurer mais pour chercher l'arc-en-ciel qui me ferait apprécier le mauvais temps. Puis je peignais mes vertiges, mes doutes, mes peurs que j'étais la seule à comprendre. Je représentais mon esprit brouillé, mes sentiments par des couleurs et le chaos par l'explosion des pigments. Et alors mes toiles avalèrent mes craintes et mon effroi. Et alors je me sentis enfin libre. J'étais libre de voler, de marcher sur l'eau, de courir sur une pierre. J'étais libre de colorer le ciel en rose et l'herbe en violet. J'étais libre.

Alors ce n'était que cela ?

Une image inachevée.

Un souvenir figé.

Un insaisissable écho.

Une ombre chimérique.

Une étoile filante.

Une couleur.